Présentation : repenser les lignes de démarcation entre langue, discours, culture à la lumière des approches interculturelles

Christine Béal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/451>

DOI : 10.4000/praxematique.451

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 11-27

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Christine Béal, « Présentation : repenser les lignes de démarcation entre langue, discours, culture à la lumière des approches interculturelles », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 38 | 2002, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/451> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.451>

Christine BEAL
Praxiling, UMR 5475
Discours, textualité et production de sens
Montpellier III
christine.beal@univ-montp3.fr

Présentation : repenser les lignes de démarcation entre langue, discours, culture à la lumière des approches interculturelles

1. L'idée derrière ce volume

L'idée de ce volume est née d'un ensemble de discussions récurrentes dans des séminaires et journées d'études autour des apports des analyses de discours interculturelles à la réflexion linguistique. En effet, ce champ d'investigation réputé pluridisciplinaire pose constamment au linguiste la question de savoir s'il est possible de travailler dans ce domaine d'un point de vue linguistique ou s'il n'est pas en train d'empiéter (maladroitement et avec les mauvais outils) sur un terrain réservé aux anthropologues, aux ethnologues et aux sociologues. Alors

-
1. En effet, les sociologues trouvent souvent que les linguistes en interculturel ne font pas assez de cas des variations sociolinguistiques ou « sous-culturelles » (sexe, âge, classe sociale etc.) et les ethnologues et anthropologues trouvent que leur description des sociétés sont trop partielles. C'est, comme l'explique Kerbrat-Orecchioni dans ce numéro, essentiellement une question de point de vue. Les linguistes en interculturel s'intéressent tout de même avant tout à décrire des phénomènes linguistiques et discursifs et à dégager de grandes tendances générales ; par exemple, l'ethos auquel ils s'intéressent est un ethos communicationnel ; les groupes observés et comparés sont également choisis pour leur homogénéité afin, précisément, d'isoler la variable « culture » pour mieux faire ressortir les phénomènes qui en relèvent.

se pose la question de la conception que l'on se fait de la langue et de la linguistique.

Déjà, sur le terrain, les conceptions «strictement linguistiques» de la langue sont remises en cause par les locuteurs natifs, et l'idée qu'ils se font, eux, de leur langue. J'avais été frappée, lorsque je travaillais sur les problèmes de communication des Français en anglais langue seconde (Béal 1990, 1992, 1993, 1994), par la remarque d'un Australien sur son chef français dont les difficultés à s'intégrer dans l'entreprise n'étaient un secret pour personne. Il m'avait dit, dans une espèce de soupir accompagné d'une moue dubitative «Well..., he speaks English, I suppose...» Le parfait *understatement*... Dans les semaines et les mois qui suivirent, les enregistrements sur le vif (réunions de travail etc.) dans lesquels intervenait cette personne révélèrent que son anglais, d'un point de vue strictement lexical et grammatical, n'était pas particulièrement incorrect. Et pourtant, presque aucun de ses énoncés n'aurait pu être prononcé par un Australien. Alors, qui a raison ? Le linguiste qui distingue soigneusement entre code et savoir-dire (et maintient que la langue, c'est le code) ou le locuteur natif innocent qui ne «reconnaît pas» sa langue ainsi malmenée ?

Il ne s'agit pas ici bien sûr de remettre en cause la place du lexique, de la morphologie et de la syntaxe dans la description d'une langue. Il ne s'agit même pas d'entrer dans le débat sur le rôle à accorder à l'enseignement de la grammaire dans l'enseignement des langues étrangères. La question est la suivante : qu'il s'agisse de descriptions linguistiques par l'analyste ou d'apprentissage d'une langue seconde, cette conception de la langue limitée au code n'est-elle pas trop étroite ? Peut-on faire l'économie des usages ? Les professeurs d'ESL (English as a second language) qui travaillent sur le terrain ont depuis longtemps tranché et les méthodes communicatives qu'ils utilisent insistent sur les «façons de dire» typiquement anglo-saxonnes. L'enseignement des langues étrangères en général a d'ailleurs évolué dans ce sens dans les vingt dernières années.

D'un point de vue théorique, cependant, le problème reste entier : à supposer que l'on admette que certaines stratégies discursives (les plus récurrentes, les plus prévisibles, les plus incontournables) sont difficilement dissociables du «génie» d'une langue — ce qui fait dire par exemple au commun des mortels que l'anglais est une langue «idio-

matique —, il n'en reste pas moins que les règles au niveau du discours sont de nature différente de celles qui relèvent du code. Elles sont tributaires de l'énonciateur et du contexte, et à ce titre, elles ne présentent pas le même degré d'automatisme qu'une conjugaison ou un accord de participes. Là encore, le point de vue plus «pratique» des analyses interculturelles et de la didactique des langues fait très vite ressortir la difficulté de la chose — jusqu'à quel point peut-on inculquer des règles pragmatiques à des locuteurs de langue 2 avant qu'ils ne se rebellent et jugent qu'on s'en prend à leur autonomie, à leurs valeurs et même à leur identité? Car, à partir d'un certain point, on n'est même plus dans le discours, mais dans la culture (au sens d'*ethos communicationnel* où l'entend Kerbrat-Orecchioni ici-même).

L'approche interculturelle des productions langagières, qu'il s'agisse des productions écrites ou orales, et qu'il s'agisse d'analyses comparatives ou de situations de rencontre interculturelle, agit comme une loupe qui met en évidence cet enchevêtrement des rapports entre langue, discours et culture. Ce que l'on peut éventuellement mettre de côté dans une perspective monolingue est incontournable dès que l'on se place d'un point de vue interculturel. C'est pour cela que j'ai voulu rassembler dans ce volume des articles qui abordent cette problématique sous cet angle général, tout en offrant chacun un éclairage particulier. La question cependant n'est pas nouvelle, et d'autres s'y sont depuis longtemps intéressés. Il semble donc nécessaire de s'attarder un instant sur la manière dont cette question a été envisagée au départ et sur la façon dont la problématique a évolué au cours des dernières années.

2. La problématique

2.1. La vision «classique» des unités discrètes mais qui s'influenceraient

Les théories du sens héritées des approches structuralistes envisagent le rôle des éléments lexicaux et grammaticaux de la langue dans la perspective d'un système composé d'éléments qui fonctionnent par opposition les uns aux autres. Ces éléments ou faits observables sont interdépendants et cette interdépendance est régie par des règles. Les différentes disciplines de la linguistique ont précisément pour vocation l'identification et l'inventaire de ces unités et la mise en évidence des

règles qui président à leur combinaison. Dans cette perspective, une langue est la somme totale d'un ensemble de sous-systèmes qui se combinent et qui sont le système lexical (les mots se définissent les uns par rapport aux autres par leurs traits sémantiques), le système phonologique (les règles de combinaisons des phonèmes), la morphologie (règles de combinaison des unités de sens) et la syntaxe (système de combinaison des mots entre eux pour former des phrases). Toutes les langues suivent ce phénomène général (pour lequel en français on réserve le terme générique de *langage*) mais toutes ont des règles différentes dans le détail. La notion de langue renvoie donc au système fermé, au modèle de référence de la linguistique traditionnelle (Saussure) tel qu'on peut le trouver décrit dans les dictionnaires et les grammaires □ c'est un objet abstrait envisagé en dehors de tout contexte d'emploi. C'est également, d'un point de vue historique, le premier objet de la linguistique.

Le terme *discours* renvoie aux manifestations concrètes du langage, et entraîne donc une prise en considération du locuteur, du référent et de la situation de communication. Ce terme, parce qu'il implique une dimension sociale, a progressivement remplacé celui de *parole*, qui semblait trop faire référence à un usage exclusivement individuel et plutôt oral. En effet, dans la perspective saussurienne, le linguiste peut s'appuyer sur l'observation de faits de parole pour construire l'objet abstrait qu'il appelle *la langue*, mais ne s'intéresse guère à la *parole* pour elle-même, car, celle-ci étant individuelle, elle ne permet en principe pas de généralisations. On postule alors une ligne de démarcation nette entre, d'une part, la langue en tant que système ou code, et d'autre part, ses usages. La sociolinguistique et la pragmatique se sont depuis attachées à montrer que les usages linguistiques obéissaient bien à des règles qui pouvaient être décrites et que celles-ci dépendaient d'un ensemble d'habitudes et de conventions sociales. Les usages font bel et bien peser des contraintes importantes sur les productions langagières. (Voir ci-dessous 2.2.).

Dans cette perspective, le troisième terme, la *culture*, fait référence à une culture partagée par les locuteurs d'une même communauté. On peut l'envisager comme correspondant plus ou moins à la notion d'*habitus* développée par Bourdieu ou à l'*ethos communicationnel* tel que Kerbrat-Orecchioni le définit ici-même. Il est également étroitement lié

à la notion de *praxis* (Gumperz et Levinson 1996). Il s'agit d'une conception anthropologique de la culture dans ce qu'elle a de pertinent pour la communication. Scollon et Scollon (1995 : 127) dans *Intercultural communication* la définissent comme «any aspect of the ideas, communications or behaviors of a group of people which gives to them a distinctive identity and which is used to organize their internal sense of cohesion and membership». On ne cherche donc pas à faire une description anthropologique exhaustive et rigoureuse mais à dégager un ensemble de représentations et de stratégies de communication propres à une collectivité. Ce sont à la fois des *a priori*, des attentes et des modèles comportementaux qui reflètent les valeurs et croyances de cette communauté. Ces savoirs partagés sont acquis de façon plus ou moins inconsciente par les locuteurs au contact les uns des autres, dans les relations familiales, par les médias et, s'ils restent le plus souvent implicites dans les échanges, ils n'y sont pas moins omniprésents. C'est ainsi que le discours, en tant que pratique sociale, est tout entier pénétré de culture.

La philosophie, en particulier dans la tradition allemande, s'est intéressée bien avant la linguistique aux rapports qu'entretiennent la langue et la culture par le biais d'interrogations sur la possible interdépendance du langage et de la pensée. La question a été reprise par la suite par les anthropologues et les linguistes. On sait que ces idées se sont cristallisées dans les années quarante sous la forme de l'hypothèse dite de Sapir et Whorf selon laquelle les structures sémantiques de différentes langues seraient fondamentalement différentes, avec les conséquences que l'on peut imaginer sur les façons de penser et d'agir des locuteurs natifs de ces langues. Ces distinctions d'ordre sémantique refléteraient des aspects de la culture en même temps qu'elles influenceraient les catégorisations d'ordre cognitif des individus. Toutefois, dans la version «classique» de cette théorie, la plupart des travaux se sont concentrés sur les variations portant sur l'aspect codique de la langue — essentiellement le lexique et la grammaire — et non sur les aspects discursifs ou pragmatiques. Malgré de récentes études en sémantique cognitive, les liens entre langue, culture et pensée restent relativement mal connus quant à l'universalité ou à la spécificité des catégories sémantiques mises en évidence. La relativité linguistique reste donc un domaine loin d'être entièrement défriché.

2.2 De nouvelles manières d'aborder le problème.

La conception saussurienne de la *parole* semblait donc considérer que celle-ci était fondamentalement idiosyncrasique et n'envisageait pas que les normes sociales puissent représenter un paramètre important□les sujets parlants utiliseraient le système de la langue tel qu'il est décrit plus haut entièrement à leur guise, la seule contrainte pour se faire comprendre étant de produire des énoncés grammaticalement corrects. Les conventions d'usage ne joueraient qu'un rôle social périphérique qui n'entrerait pas directement dans la production du sens. Cette thèse a depuis été battue en brèche par d'autres approches de la langue, en particulier, la sociolinguistique et la pragmatique.

En effet, ce ne sont pas seulement les traits distinctifs de nature grammaticale ou lexicale qui varient de façon systématique d'une langue à l'autre. Si l'on s'intéresse à l'interprétation que des locuteurs font d'un énoncé apparemment identique sur le plan littéral dans deux langues différentes, on s'aperçoit que le sens n'est pas tout entier contenu dans le lexique et la grammaire mais dépend largement, d'une part, de conventions d'usage et d'autre part, d'inférences liées à une connaissance du contexte culturel. Dans leur introduction à *Rethinking linguistic relativity*, Gumperz et Levinson (1996□3) écrivent□

Within sociolinguistics and linguistic anthropology, there has been increasing attention to meaning and discourse, and concomitantly a growing appreciation of how interpretive differences can be rooted as much in the systematic uses of language as in its structure.

La formulation même du problème vu sous cet angle implique un élargissement de la notion de langue qui inclut certaines pratiques discursives, ou tout du moins les y associe de façon étroite (la forme de l'énoncé en anglais impliquant que□*language*□a structure□systematic uses).

Un certain type d'études a contribué plus particulièrement à mettre en évidence l'importance de ces différences systématiques dans l'usage des langues□la pragmatique interculturelle et les études de discours comparées (*contrastive discourse studies*) qui ont pris le relais de l'ethnographie des communications développée dans les années 60-70. À partir du milieu des années 80, une abondante littérature dans ce

domaine a vu le jour dans le sillage des travaux sur l'oral spontané pratiqué dans les pays de langue anglaise. Une partie de ces travaux se présente comme un questionnement de la part de linguistes travaillant sur des langues autres que l'anglais par rapport à des concepts théoriques jugés « anglocentriques » et inadaptés à la description d'autres types de fonctionnement discursifs (universalité des actes de langage, notions de face, maximes de Grice par exemple). En effet, ces analyses interculturelles mettent en évidence à quel point sont difficilement dissociables la compétence linguistique et la compétence socio-culturelle, qui ne suivent ni l'une ni l'autre des principes universels (Thomas 1983, Matsumoto 1988, Strecker 1993, Béal 1999, 2002). C'est ainsi que certains travaux cherchent à montrer comment des expressions sémantiquement vagues ou générales peuvent prendre un sens bien défini dans certains contextes. La pragmatique interculturelle montre aussi de façon particulièrement convaincante l'importance de la spécificité culturelle dans la production des actes de langage et des routines conversationnelles (Wierzbicka 1991, Béal 1992, Goddard *ici même*).

Les analyses interculturelles montrent également que le niveau socio-culturel ne se manifeste pas qu'au niveau des usages, donc du discours, mais peut investir certains aspects du système de la langue elle-même. Chaque langue a un certain nombre de mots clefs ou concepts réputés « intraduisibles » qui reflètent des aspects spécifiques de la culture dont elle procède (Wierzbicka 1997). De plus, dans certaines langues, un grand nombre de choix lexicaux dépendent de la déixis sociale et de la relation interpersonnelle, dans d'autres enfin la dimension « religieuse » investit même certains aspects de la grammaire. Un auteur comme Wierzbicka (1991 : 451) va jusqu'à affirmer qu'en anglais « *Pragmatics pervades grammar, the two intertwine in countless areas* » (pour une discussion détaillée de cet argument, voir le chapitre sur les tautologies (1991 : 390-452)). Pour décrire ces processus complexes d'interférence et d'interpénétration entre la langue en tant que système, les pratiques discursives et les systèmes de perception du monde des locuteurs, les chercheurs en interculturel sont amenés à créer de nouveaux termes comme « *ethnosyntaxe* », « *philosophie de la grammaire* » (Wierzbicka 1988 sur le lien possible entre certaines constructions grammaticales spécifiques d'une langue et les valeurs

culturelles partagées par ses locuteurs natifs), «*Linguaculture*» (Agar 1994) ou encore «*Linguistique de l'interculturel*» (Clyne 1994), et parfois même à remettre en cause la pertinence d'une distinction entre langue et parole dans leur discipline.

D'autres approches, en particulier celles inspirées de l'ethnométhodologie et de l'ethnographie de la parole, insistent sur l'importance des données contextuelles dans les processus d'interprétation. La compréhension entre les locuteurs dépend alors d'un ensemble de pratiques sociales partagées et d'attentes réciproques par rapport à une situation donnée. Ceci amène également à concevoir la question du sens sous une forme élargie, ainsi que le notent Gumperz et Levinson (1996:225):

Suppose meaning is partially dependent on use, and suppose languages vary systematically in their use, then this suggests a broader dependence of meaning on cultural context, a broader kind of linguistic relativity, along the lines suggested originally by Hymes.

Dans cette perspective, la dimension socio-culturelle peut l'emporter entièrement et le sens peut alors reposer sur des éléments complètement indépendants non seulement de la grammaire et du lexique, mais également des stratégies discursives spécifiques du type de celles qui peuvent être décrites en pragmatique. Le sens est alors essentiellement le résultat d'un processus de collaboration qui s'appuie sur un arrière-plan culturel commun. Cette idée n'est pas sans conséquences pour la conception que l'on peut se faire alors de la langue et de la culture, et de ce que l'on peut mettre sous chacun de ces termes.

Si les questions du sens et de l'interprétation ont pu amener un certain nombre de disciplines au départ périphériques par rapport à la linguistique proprement dite à s'interroger sur le rôle de la langue dans la culture, certains linguistes ont effectué la démarche inverse en élargissant le champ de la linguistique à une investigation des processus de production du sens. C'est le cas du groupe de recherche en praxématique de Montpellier III. Dans l'approche praxématique, la langue et la parole ne sont pas appréhendées comme des systèmes autonomes, mais au contraire envisagées en perpétuelle interaction dans une relation dialectique: la langue est sans cesse retravaillée par chaque acte de parole, rejouée par chaque communication verbale (Laffont 1978). La

praxématique se donne pour tâche de rendre compte de la façon dont les *praxis*, le rapport au réel perçu, façonnent nos représentations linguistiques, et donc modifient la langue. Elle entend montrer aussi comment les discours antérieurs sous-tendent cette dialectique de la production de sens, et permettent de la sorte l'actualisation de potentialités langagières en discours pourvu de sens. On retrouve ici l'idée que la langue et la culture se constituent mutuellement. Quelle que soit la démarche initiale, on voit que les interrogations sur le sens et l'interprétation amènent à une réévaluation des rapports entre langue, pratiques discursives et culture.

Cependant, si cette réflexion tend à montrer qu'il existe une certaine perméabilité entre ces différents concepts, elle ne permet pas de conclure pour autant qu'ils forment un tout indissociable. Il serait tentant en effet de vouloir élargir la conception que l'on se fait d'une langue à un ensemble de principes pragmatiques permettant d'associer des informations contextuelles à des contenus sémantiques de façon prévisible (une sorte de «Grammaire du contexte», idée que l'on retrouve chez Scollon et Scollon) et de rattacher le tout à une culture donnée, voire à une société. La réalité est beaucoup plus nuancée. Les processus d'inférence sur lesquels s'appuie l'interprétation sont complexes et, comme on l'a déjà souligné, seulement en partie tributaires de la grammaire et du lexique, si bien que l'on peut envisager, à la limite, des situations dans lesquelles des locuteurs partageraient une même langue sur le plan du code, mais ne se comprendraient pas, ou du moins se comprendraient mal, pour cause de divergences au niveau de la pragmatique et des a-priori culturels. C'est bien d'ailleurs ce que montre toute une partie des travaux de Gumperz à propos des différentes «Variétés» de l'anglais. Par contre, il arrive aussi fréquemment que les locuteurs de langues de familles différentes partagent des conventions discursives similaires lorsqu'ils appartiennent à une même *kommunikationsbund* (Clyne 1994), c'est-à-dire à une même zone géographique et culturelle.

Enfin, si de nombreux travaux montrent bien comment les données contextuelles influencent le déroulement et l'interprétation d'interactions spécifiques, en particulier lorsqu'il s'agit d'interactions fortement ritualisées ou définies par un cadre institutionnel précis, toute une partie de l'analyse des interactions met aussi en évidence le rôle que jouent les

interlocuteurs dans la définition du cadre interprétatif et les négociations dont il peut être l'objet. Cette influence mutuelle des interactants est même l'un des postulats de base des approches dites interactionnistes (Kerbrat-Orecchioni 1990). Il s'ensuit que l'on ne peut pas systématiquement considérer une interaction comme un pré-construit, loin de là. Même si l'idée peut paraître séduisante, une langue ne se laisse pas ramener non plus à une série de «*jeux de rôles*» pré-déterminés, tels qu'on peut parfois les concevoir dans les approches dites «*communicatives*» de l'enseignement des langues.

Il ressort de cet ensemble de travaux récents que les notions de langue, discours, culture qui ont pu longtemps sembler clairement définies et surtout clairement délimitées les unes par rapport aux autres, méritent aujourd'hui d'être réévaluées. Il ne s'agit pas d'en nier la pertinence, mais de la relativiser. On voit que ces catégories s'interpénètrent et interagissent plus profondément qu'on ne l'avait envisagé a priori. Les travaux sur le discours écrit et oral en particulier ont permis de faire apparaître nombre de phénomènes langagiers «*à cheval*» sur deux, voire trois catégories. Enfin, on s'aperçoit que ces termes ne renvoient pas à des groupes humains nettement circonscrits, mais plutôt à des pratiques communicatives plus ou moins partagées, qui peuvent inclure à la fois des éléments linguistiques, para-linguistiques et même non-linguistiques, et qui constituent des espèces de nébuleuses aux contours indécis, ou, comme le suggèrent encore Gumperz et Levinson (1996 : 11) des «*networks of interacting individuals, which can be thought of in either more or less inclusive ways*». Ce qui amène à repenser le contenu de chacun de ces termes. C'est le but des articles présentés dans ce numéro que d'illustrer et faire avancer cette réflexion.

3. Quelques illustrations de la problématique des articles de ce numéro

D'après ce que nous venons de voir, la notion de discours se trouve donc dans une position charnière entre la langue et la culture. Cette position est encore plus révélatrice lorsqu'il s'agit d'analyses contrastives entre deux cultures ou de discours en situation interculturelle. Les deux premiers articles font le point sur la problématique et l'état des savoirs dans ce domaine. Les autres illustrent différents aspects de ces

zones d'ombre où le contenu des termes langue, discours, culture tend à se recouper et où les phénomènes observés deviennent difficiles à classer sans hésitation au compte de l'un ou de l'autre.

L'article de Kerbrat-Orecchioni fait le point sur le problème des rapports que la langue en tant que système entretient avec le contexte socioculturel, en faisant référence aux différents articles du numéro dans ce cadre. Après avoir posé l'existence de la langue et de la culture comme deux instances a priori indépendantes, l'article montre à l'aide d'une série d'exemples tels que certains mots-clefs du lexique, l'emploi des honorifiques, les actes de langage et les formules rituelles que la langue et le discours reflètent bel et bien certains aspects de la culture. Puis, dans un deuxième temps, il propose la démarche inverse : peut-on, à partir de l'observation de faits linguistiques, reconstituer la culture (ou, en d'autres termes, l'*ethos communicationnel*) d'une société donnée ? Un certain nombre de difficultés sont alors évoquées : problème de la pertinence des généralisations, problème des différents niveaux allant des observations de surface aux descriptions de l'ethnologue et problème des procédures de passage d'un niveau à l'autre. La discussion aboutit à la conclusion qu'une langue ne peut être décrite sans prendre en compte ses manifestations discursives, elle-mêmes souvent configurées par le culturel, et prône la prise en compte dans les descriptions linguistiques de certains phénomènes jusqu'ici souvent relégués dans le *discours*.

L'article de Clyne «*Contrastive discourse studies*» évalue l'état des savoirs dans ce vaste domaine qui couvre aussi bien les productions écrites qu'orales. Il fait le point sur la variété des approches adoptées par différents chercheurs, en prenant en compte à la fois l'aspect théorique et les difficultés sur le plan méthodologique, au niveau du recueil et de l'interprétation des données. Il approfondit également la discussion sur certains des enjeux évoqués ci-dessus, en posant en particulier la question suivante : peut-on envisager d'établir une typologie des discours qui reflèterait le couple langue/culture ? Enfin, il aborde une question éthique, dont la pertinence est certainement évidente en ce qui concerne l'anglais, parce que c'est aujourd'hui la langue dans laquelle la plupart des intellectuels sont amenés un jour ou l'autre à devoir s'exprimer sous forme écrite ou orale : il s'agit de savoir si l'on doit ou non exiger que des locuteurs en langue 2 adoptent les stratégies

et conventions discursives qui correspondent à la culture que cette langue véhicule.

L'article de Wierzbicka met en évidence dans une perspective diachronique le lien entre l'évolution des mentalités et la fréquence d'utilisation d'un élément de la langue, en l'occurrence un terme lexical. En s'appuyant sur des concordances de Shakespeare et Shaw et sur le corpus d'anglais contemporain, oral et écrit, de Collins Cobuild Bank of English, elle montre que le terme *truly* a petit à petit cédé la place dans les usages au terme *really*. Une analyse sémantique fine lui permet de faire apparaître les nuances de sens entre ces deux termes, nuances qui vont faire de *really* un choix préférentiel lorsque l'empirisme et l'individualisme vont s'imposer comme valeurs fondamentales dans le monde anglo-saxon. Des remarques sur l'émergence d'autres concepts clefs comme *right* et *evidence*, ainsi que la généralisation de l'usage des *question tags* viennent corroborer cette analyse. Enfin, Wierzbicka montre que cette évolution n'a pas son équivalent dans les pratiques discursives des autres langues européennes, mais qu'elle participe d'une vision du monde essentiellement anglo-saxonne que l'on peut faire remonter au courant de pensée des philosophes britanniques tels que Locke et Hume.

Les articles de Goddard et Traverso illustrent l'existence de phénomènes situés à l'intersection du grammatical et du culturel et explorent la façon dont le social finit dans certains cas par investir le système de la langue. On pourrait en effet considérer qu'un phénomène relève soit de la *langue*, s'il correspond à des règles internes du système (par exemple, l'accord du pluriel en français) ou s'il renvoie à un référent défini en dehors de tout rapport énonciateur/énonciataire (le pronom de la première personne du singulier en français par exemple), soit de *l'usage*, s'il renvoie à des situations d'emploi clairement définies dans un rapport relativement univoque (l'emploi de la question par intonation en français parlé par exemple). Il existe cependant une catégorie intermédiaire qui est celle de phénomènes dont l'existence en langue ne peut s'expliquer qu'en ayant recours à une analyse du rapport posé entre énonciateur et énonciataire — c'est là que le socioculturel rencontre le linguistique. Les termes d'adresse tu/vous constituent un exemple typique en français, puisqu'on ne peut expliquer l'existence de ces deux formes parallèles en langue pour un même référent (l'allocutaire) qu'en

prenant en compte tout un faisceau de variables de type social qui régissent les rapports entre les personnes en présence. Les articles de Goddard et Traverso, bien qu'ils portent sur deux langues linguistiquement non liées, ont en commun le fait de mettre en évidence le rôle incontournable d'un héritage culturel non-occidental et, dans les deux cas, des valeurs religieuses de l'Islam, dans les pratiques langagières des locuteurs. L'article de Goddard analyse dans cette perspective la spécificité de six actes de langage directifs en Malais, analyse qui remet en cause l'idée selon laquelle les actes de langage seraient universels et que seule leur formulation varierait en fonction d'usages culturels. Il montre au contraire comment l'interdépendance du niveau lexicosémantique et du niveau pragmatico-culturel oblige à repenser un découpage des actes de langage spécifique à cette culture. Quant à celui de Traverso, il s'attache à décrire les usages du syntagme «*Wa-llah*» en arabe parlé, formule figée faisant référence à Dieu, qui fonctionne à la fois comme élément grammatical et comme routine conversationnelle.

L'article de Cécile Canut décrit les *senankuya* ou cousinages à plaisanteries au Mali. À partir de l'analyse de ces comportements qui émergent dans les interactions verbales, elle revient sur les notions d'ethnie, de culture et d'interculturel. Elle montre en particulier que les *senankuya* sont des éléments incontournables de la négociation des places symboliques et sociales au Mali et jouent un rôle important dans la construction identitaire des individus. Enfin elle souligne que l'existence de *senankuya* dans d'autres langues de l'Afrique de l'ouest amène à penser la culture comme une diversité de pratiques distinctes des délimitations linguistiques, géographiques et sociales.

L'article de Daviault envisage les rapports entre langue, discours et culture à partir de deux types d'exemples tirés d'une langue algonquienne du Canada, l'*atikamekw*. Dans un premier temps, il montre comment l'usage du prénom dans cette langue obéit à des règles radicalement différentes de celle de la société occidentale, règles qui peuvent s'expliquer en partie par la vision amérindienne de la place de l'individu dans l'univers. Dans une deuxième partie, c'est le système verbal qui est envisagé. La richesse des moyens d'exprimer dans cette langue la modalisation est rattachée à son tour aux besoins spécifiques d'une société de chasseurs-cueilleurs à tradition orale.

Enfin l'article de Bruno Bonu s'attache, dans une perspective ethno-méthodologique, à démontrer comment la façon dont les participants gèrent la construction et l'alternance des tours de parole influence le déroulement de l'interaction et joue un rôle dans l'intercompréhension. Il examine, dans une séquence d'une émission télévisée italienne, le décalage entre le discours d'un banquier allemand s'exprimant en italien, et le public qui, à un moment de son intervention, réagit par des applaudissements non sollicités. Le problème abordé est celui des interactions dans un contexte d'attentes non partagées dans une situation de parole publique. L'article montre comment, paradoxalement, c'est le souci de ménager l'opinion du public et de rechercher un consensus qui entraîne les difficultés interactionnelles observées.

En conclusion, si l'on opte pour une définition «*Purement linguistique*» de la langue, seuls les éléments lexicaux et les phénomènes de grammaticalisation (au sens où un usage devient la forme standard) pourront véritablement être comptés comme manifestations de la culture dans la langue, parce qu'ils peuvent être répertoriés de façon systématique et en quelque sorte «*Coupés*» de leur origine culturelle. Encore sera-t-il difficile de prouver que la grammaticalisation est bien la cristallisation d'une représentation collective. Et que faire de phénomènes «*Hybrides*» tel que celui qu'analyse ici Traverso ? Faudra-t-il n'en décrire que la moitié, celle qui est «*Grammaticalisée*» ? Dans cette perspective, sans doute plus confortable si l'on est à la recherche de certitudes, un grand nombre de faits observables (y compris les actes de langage) seront alors considérés comme non pertinents, (même si l'on voit bien que certains d'entre eux sont spécifiques du français, de l'anglais, de l'arabe, du malais etc.) parce qu'on ne peut pas les expliquer sans avoir recours à l'arrière-plan socio-culturel et à des conventions d'usage.

Si par contre on considère comme Kerbrat-Orecchioni dans ce volume que «*Parler une langue, c'est aussi exprimer la culture dont elle procède et dans laquelle elle s'inscrit*», on sera plus enclin à considérer que certains procédés discursifs et certaines règles pragmatiques sont à prendre en considération, parce qu'ils présentent un certain degré de systématisme et que les locuteurs d'une langue ne peuvent en faire l'économie pour vivre en société au quotidien. Il s'agirait donc d'une définition peut-être moins «*Scientifique*» mais plus «*Opérationnelle*»

ou «fonctionnelle» de la langue, celle qui permettrait aux locuteurs de langue 2 de s'intégrer plus facilement dans la société où se parle la langue dont ils font l'apprentissage parce que leurs comportements langagiers seraient plus adaptés. Dans une forme extrême, on pourrait alors admettre dans la définition d'une langue même des phénomènes qui relèvent a priori de l'activité discursive, comme ces «relations à plaisanterie» que décrit Canut et sans lesquelles on ne peut véritablement prétendre savoir «Parler bambara». Une langue serait alors la combinaison d'une structure avec un certain nombre d'usages systématiques, qui resteraient à définir. Que l'on soit au départ tenant de l'une ou l'autre approche, les différents articles de ce volume devraient, nous l'espérons, donner matière à réflexion.

BIBLIOGRAPHIE

- Agar M. 1994, *Language shock* The Culture of communication, New York/Morrow.
- Beal C. 1990, «It's all in the asking» A perspective on problems of cross-cultural communication between native speakers of French and native speakers of Australian English in the workplace, *Australian Review of Applied Linguistics*, Series S, 7, 16-32.
- 1992, «Did you have a good week-end?» or why there is no such thing as a simple question in cross-cultural encounters, *Australian Review of Applied Linguistics* 15-7, 23-52.
- 1993, «Les stratégies conversationnelles en français et en anglais» Conventions ou reflet de divergences culturelles profondes, *Langue française* 98, 79-106.
- 1998, «Keeping the peace» A cross-cultural comparison of questions and requests in Australian English and French (originally published in *Multilingua*) in Trudgill P. & Cheshire J. (éds), *The Sociolinguistics Reader Vol 1*, London/Edward Arnold, 5-24.

- Beal C. 1999, «Hypocrisie ou arrogance» Les modèles théoriques de la politesse peuvent-ils rendre compte des malentendus interculturels» in Bres J. Delamotte-Legrand R., Madray-Lesigne F., Siblot P. (éds), *L'Autre en discours*, Montpellier 397-424.
- 2002, «Air rage sparked by "say please"» Sources et formes du malentendu interculturel à partir d'exemples authentiques en anglais entre locuteurs natifs et non-natifs. Actes du 8^e congrès international de l'ARIC, *Recherches et pratiques interculturelles nouveaux espaces, nouvelles complexités* <http://www.unige.ch/fapse/SSE/groups/aric>. Université de Genève-Uni Mail.
- Clyne M. 1994, *Inter-cultural communication at work*, Cambridge CUP.
- Gumperz J. et Levinson S. (éds) 1996, *Rethinking linguistic relativity*, Cambridge CUP.
- Kerbrat-Orecchioni C. 1990, 1992 et 1994, *Les Interactions verbales*, vol. I, II et III, Paris A. Colin.
- Laffont R. 1978, *Le travail et la langue*, Paris Flammarion.
- Matsumoto Y. 1988, «Reexamination of the universality of face» Politeness phenomena in Japanese», *Journal of Pragmatics* 12 403-426.
- Scollon R. et Scollon S. 1995, *Intercultural Communication, a discourse approach*, Oxford Blackwell.
- Strecker I. 1993 «Cultural variations in the concept of face» *Multi-lingua* vol. 12-2 119-141.
- Thomas J. 1983, «Cross-cultural pragmatic failure» *Applied Linguistics* Vol. 4 n° 91-112.
- Wierzbicka A. 1988, *The Semantics of Grammar*, Amsterdam/Philadelphia John Benjamins.
- 1991, *Cross-Cultural Pragmatics*, The Hague Mouton de Gruyter.
- 1997, *Understanding Cultures Through their Key Words*, New York/Oxford OUP.